

# À Auguste Supersac

Auguste, mon très bon, qui toujours as fléchi

Pour les yeux en amande,

Sais-tu qu'hier matin j'ai beaucoup réfléchi

Et que je me demande

Pourquoi décidément ce monde où nous rions

A tant de choses sombres,

Et pourquoi Dieu n'a mis que de faibles rayons

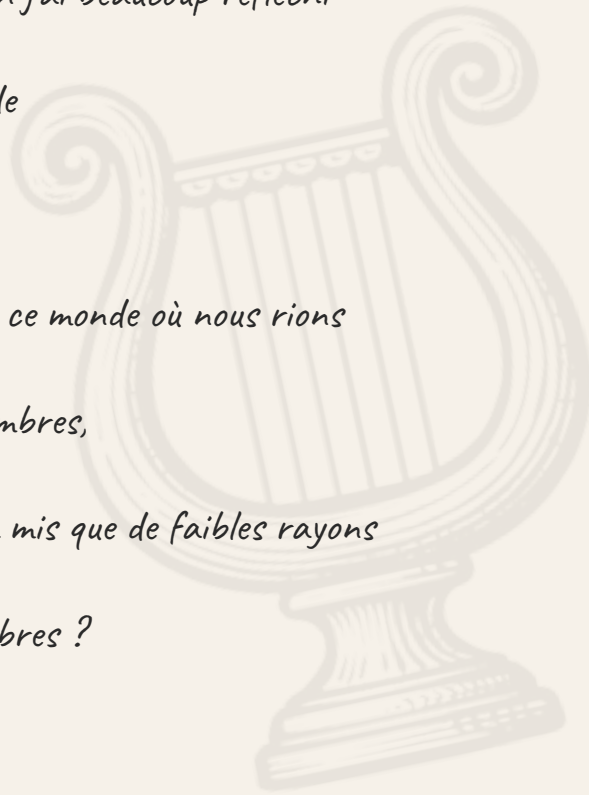
Dans un océan d'ombres ?

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux,

Les forêts, les prairies,

Ne sont pas tout soleil, comme ces vases bleus

Pleins de chinoiseries ?



*Pourquoi près de l'éloge, ô mon alter ego !*

*Rampe la diatribe,*

*Près du Musset charmant et du Victor Hugo*

*Le Bourgeois et le Scribe ?*

*Pourquoi la belle femme incessamment voudra*

*Être le lot d'un pleutre,*

*Et pourquoi nous allons étonner Sumatra*

*Par nos chapeaux de feutre ?*

*Pourquoi de la cithare et du haut brodequin*

*Le trépas se combine,*

*Et pourquoi c'est toujours ce vieux fat d'Arlequin*

*Dont s'éprend Colombine ?*

*Pourquoi nous achetons avec un vrai transport*

*Tant de meubles rocaille,*

*Et pourquoi dans le lit, lorsque l'Amour s'endort,*

*La Satiété bâille ?*

*Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l'argent,*

*Un bagage inutile ?*

*Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant*

*Quelque hideux reptile ?*

*Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau*

*Plein de choses sans voiles,*

*Où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau*

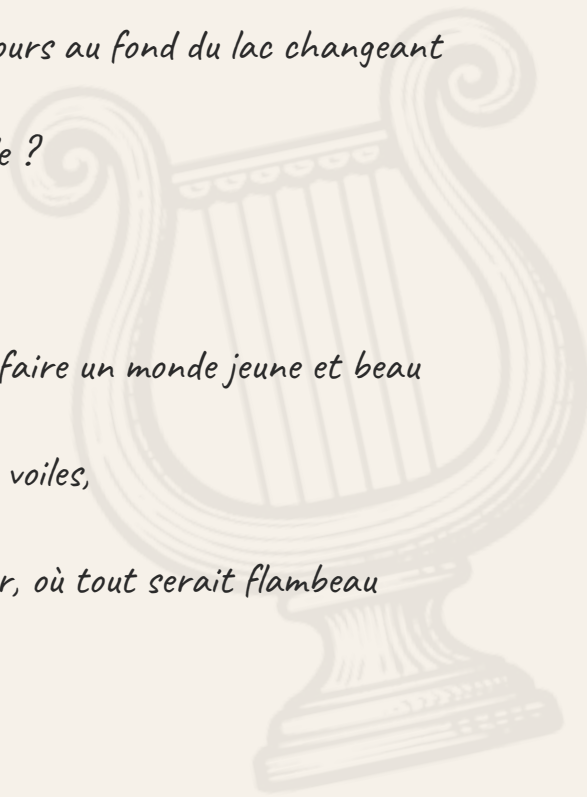
*Et pensives étoiles !*

*Où sur des fleuves d'or et sur l'azur sans fin*

*Des eaux mélancoliques,*

*On aurait à son gré l'épaule d'un dauphin*

*Pour voitures publiques !*



*Où, comme telle Agnès avec un seul jupon*

*Notre terre étant plate,*

*On verrait d'ici luire au pays du Japon*

*Une fleur écarlate !*

*Comme on retrancherait le chemin du tombeau,*

*Ce chemin où nous sommes,*

*Et qu'en ce pays-là chacun serait très beau,*

*Les femmes et les hommes,*

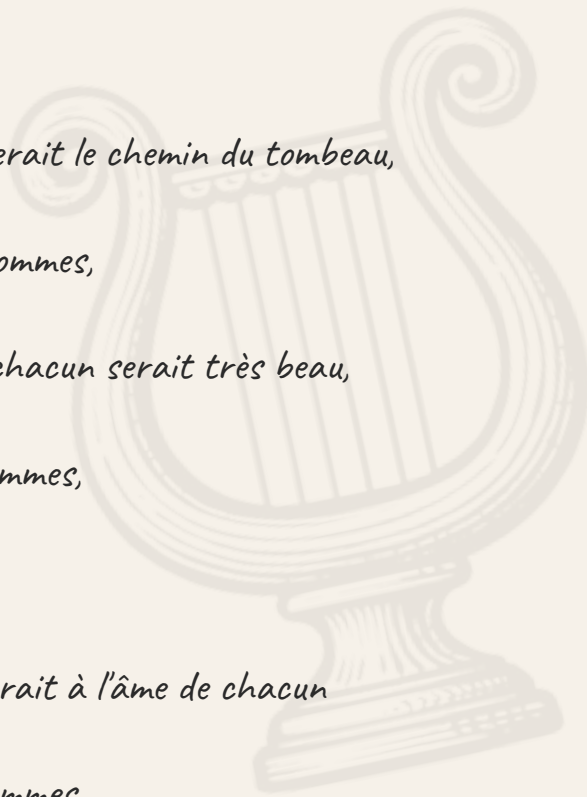
*L'Enfant Amour saurait à l'âme de chacun*

*Souffler ses folles gammes,*

*Et viendrait caresser d'un céleste parfum*

*Les hommes et les femmes.*

*Au lieu de nos brigands dont le flâneur risqua*



*De subir les principes,*

*Les routes n'auraient plus que des fleurs d'angsoka*

*Et de larges tulipes.*

*On y verrait courir sous leurs diamants lourds,*

*Et pleines de folie,*

*En souliers de satin, en robes de velours,*

*Rosalinde et Célia.*

*Nous serions leurs amants et leurs amphitryons,*

*Et pour nos équipages,*

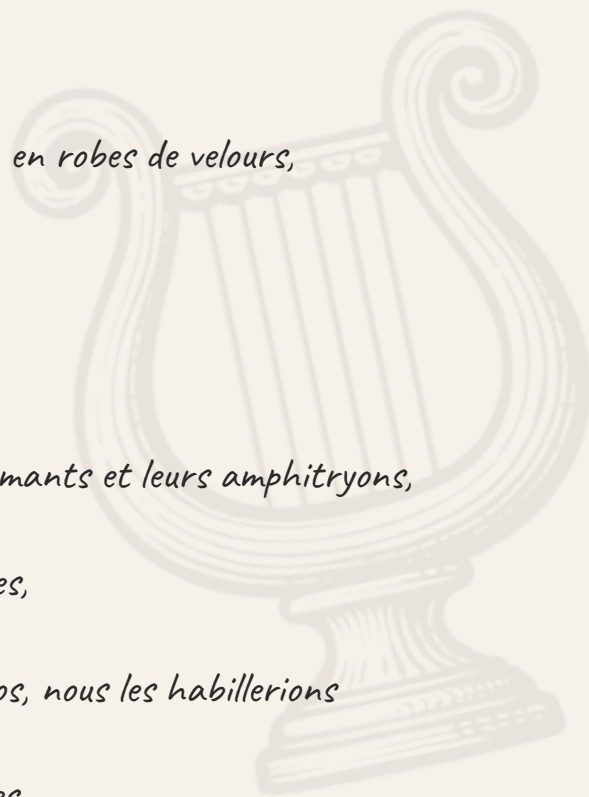
*Nous autres Orlandos, nous les habillerions*

*En casaques de pages.*

*Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,*

*Chercher des coupes pleines*

*De ce nectar divin, le Lacryma-Christi,*



*Qui coulerait aux plaines.*

*Et comme elles seraient notre ange, notre amour*

*Et notre page rose,*

*Elles nous serviraient de compagnons le jour,*

*Et la nuit d'autre chose.*

*Ou bien elles auraient des arcs et des carquois*

*En chasseurs d'alouettes,*

*Nous diraient des chansons, rouleraient de leurs doigts*

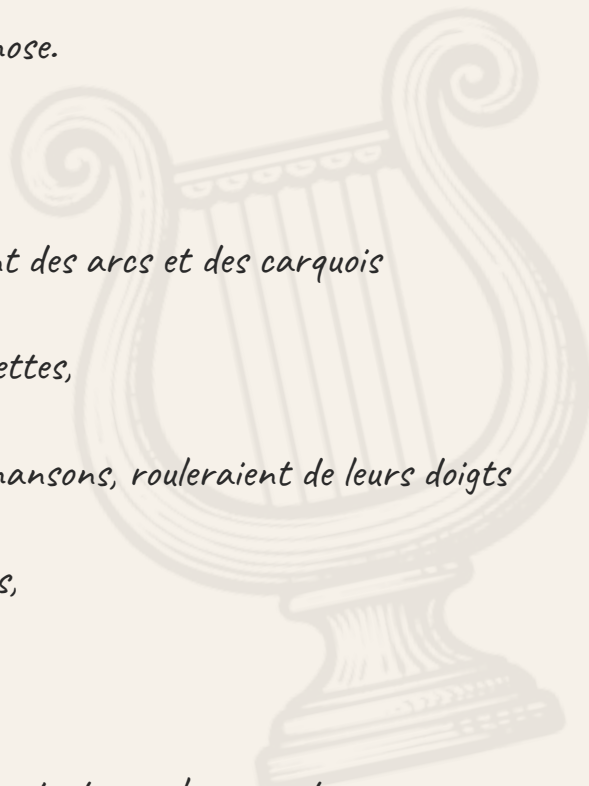
*Nos molles cigarettes,*

*Avec la soie et l'or feraient pour les amants*

*De merveilleuses trames,*

*Déchireraient en bloc nos vers et nos romans*

*Et brûleraient nos drames.*



*J'oubliais de te dire, à ce qu'il me paraît,*

*Une chose importante !*

*Comme ici-bas, chacun, où bon lui semblerait,*

*Pourrait planter sa tente,*

*Et libre d'être gueux et de tenir son rang*

*Sous la tiède atmosphère,*

*Sans écrire de prose et sans verser de sang*

*Y vivre à ne rien faire,*

*Tous les gens que la Mort a mis sur les genoux*

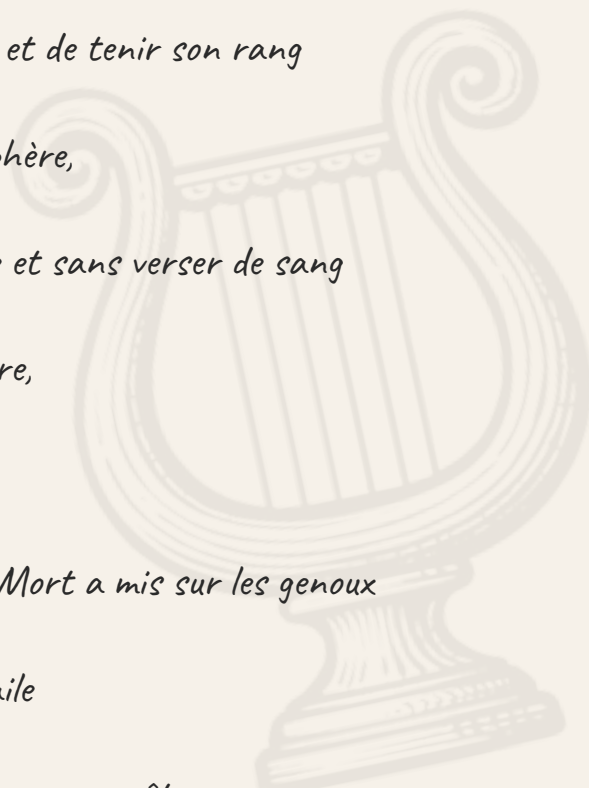
*Et couverts de son aile*

*Pourraient se réveiller pour goûter avec nous*

*Cette vie éternelle.*

*Alors, observateurs, refaisant un travail*

*D'époques espacées,*



*Nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail*

*Des nations passées ;*

*Faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,*

*Un gueuleton insigne,*

*Et, comme Léander, aller chercher Héro*

*En nageant comme un cygne ;*

*Courtiser Messaline, infante aux sens troublés,*

*Très belle, quoi qu'on fasse,*

*Ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés*

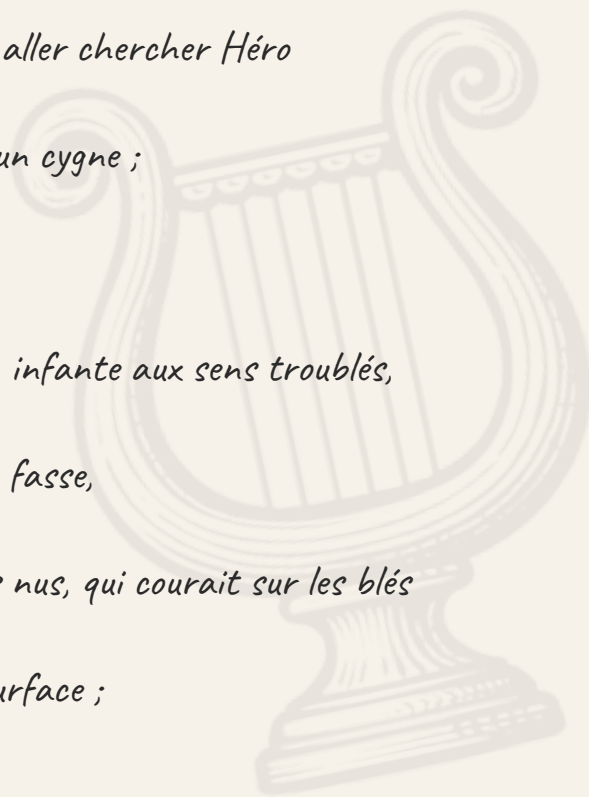
*Sans courber leur surface ;*

*Avoir Ève, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,*

*Suzanne, ce prodige,*

*Marion, cette fange où l'or pur est tombé,*

*Toi, Vénus Callipyge !*



*Il me semble que tout serait rare et profond*

*Dans cette fête énorme,*

*Et qu'on y trouverait son compte pour le fond*

*Autant que pour la forme.*

*Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour ?*

*Près du berceau la tombe,*

*Le borbier près du flot de cristal, le vautour*

*Auprès de la colombe ?*

*Pourquoi l'abîme creux sous le gazon des champs,*

*Dont nos âmes sont aises ?*

*Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants*

*Tant de choses mauvaises ?*

*C'est peut-être que Dieu, qui met le diamant*

*Dans une pierre close*

*Et le serpent sous l'herbe, a placé son aimant*

*Au fond de chaque chose.*

*Et, comme en chaque rêve adorable ou fatal,*

*En tout ce qui respire,*

*C'est toujours sous le bien que se cache le mal,*

*Et le beau sous le pire ;*

*Où l'un trouve à plaisir des monstres effrayés*

*Et des replis sans nombre,*

*L'autre voit des gazons et des chemins frayés,*

*Pleins d'harmonie et d'ombre.*

*Ainsi, quand des méchants contre le feu vainqueur*

*La colère s'édente,*

*Nous autres, nous savons au fond de notre cœur*

*Garder la lampe ardente.*

*Qu'ils voient dans l'avenir et couvent dans leur sein*

*Le malheur et l'envie,*

*Le calcul soucieux de quelque noir dessein*

*Qui leur use la vie !*

*Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,*

*Tournons les yeux sans cesse*

*Vers ce que Dieu jeta de suave et de beau*

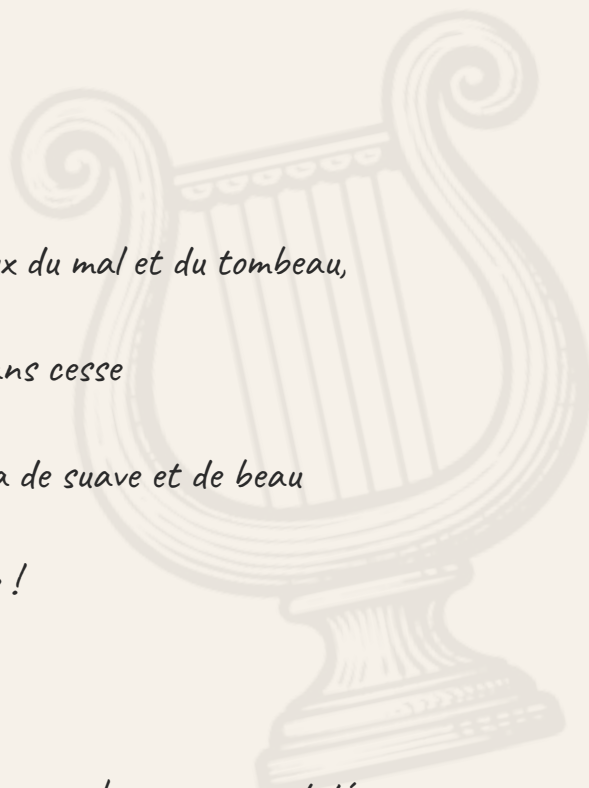
*Parmi notre paresse !*

*Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,*

*Les transparentes gazes,*

*Les tulipes en or, les champs colorés,*

*Les caprices des vases,*



*Les lyres, les chansons, les horizons de feu,*

*Le zéphyr qui se pâme !*

*Pourquoi chercher ailleurs l'azur du pays bleu ?*

*Nous l'avons dans notre âme.*

*Théodore de Banville (1823-1891)*

